

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 22 OCTOBRE 1887



Le Petit Baptiste et son Papa.

Baptiste.—Poupa, dis donc, quel est ce mossieu qui passe avec un chauffeur flamboyant neuf ? Il est sur son trente-six. On dirait un bourreau qui va faire ses Pâques.

Ladèbauche.—Ce monsieur est le conjoint de monsieur Lambe, comme inspecteur des licences.

Baptiste.—Qué que ça veut dire un conjoint ? Tu parles dans les tarmes aujourd'hui, poupa.

Ladèbauche.—Un conjoint, mon garçon, c'est comme qui dirait un homme marié à un autre pour les affaires.

Baptiste.—Les hommes se marissent pas entr'eux, poupa. Je comprends pas tout-à-fait.

Ladèbauche.—Eh boutique ! donne-moi donc le temps de parler. Ecoute, je vas t'expliquer ça dans le joint. On entend aujourd'hui par donner un conjoint à un employé du gouvernement, lui donner un associé qui n'a pas de stock et qui mange la moitié des profits de la concharne. Tiens, je vas t'en donner un exemple. Monsieur Lambe, comme inspecteur des licences, clairait environ six mille piastres par année. Mercier n'aurait pas de façon s'il lui ôtait sa place, parce que les Bleus d'Ottawa se gêneraient pas d'envoyer ses frères à la gomme, eux qui sont employés du grand gouvernement. Alors, qu'est-ce qu'il a fait ? Il donne un conjoint à Lambe et le conjoint lui dit part à deux.

Baptiste.—Quand deux hommes sont conjoints comme ça, est-ce que c'est pour toute la vie, comme dans le mariage ?

Ladèbauche.—Non, mon fils, ce qui a été conjoint par Mercier peut être disjoint plus tard, plus vite qu'on pense, lorsque les conservateurs seront rentrés au pouvoir à Québec. Si le gouvernement Mercier culbute demain, ho, tous les conjoints sont dehors.

Baptiste.—V'là deux messieurs qui passent près de la Cour. Les connais-tu, poupa ?

Ladèbauche.—Comment, tu ne reconnais pas M. Nazaire Bourgouin, l'avocat du Revenu ? C'est son conjoint, M. Pelland, qui marche à côté de lui.

Baptiste.—Comment ! lui aussi, M. Bourgouin a un conjoint. L'affaire s'est y faite comme celle de Lambe ?

Ladèbauche.—Ce mariage ne s'est pas fait précisément de la même manière. Si Mercier avait ôté la place de M. Bourgouin, ça n'aurait pas crevé le cœur aux conservateurs. Les Rouges, de leur côté, ne sont pas fous de leur ami Nazaire, et ils ne le gardent avec eux que pour avoir quelques voix de plus dans le comté de l'Assomption. Ils n'ont pas voulu le destituer pour cette raison-là. Ils se sont contentés de lui don-

ner un conjoint en la personne de M. Pelland.

Baptiste.—Ces conjoints-là, ça s'aime-t-y comme les conjoints dans les vrais mariages ?

Ladèbauche.—C'te blague ! pas en toute. Ils s'aiment comme chien et chat. C'est drôle de voir ça. Chaque coppe qui entre dans la poche de M. Pelland est considérée par M. Bourgouin comme sortant de la sienne. Il en est de même entre MM. Lambe et Phaneuf.

Baptiste.—C'est plus vivre, ça ? Sans compter que quand le chien de Mercier mourra il leur faudra aller au balai.

Ladèbauche.—Comme de juste, mon fils, tu raisones maintenant comme un petit homme.

Baptiste.—Quelqu'un me disait ce matin que les chevaliers de la Légion d'Honneur et les Machine à P'tit Char, que ça valait plus rien. Toi qui as été à Paris, explique-moi donc comment que ça se fait ?

Ladèbauche.—D'abord, mon garçon, tu t'exprimes mal. On ne dit pas Machine à P'tit Char, mais Mersham of the Car de Retournez-y. Ça c'est l'ordre que M. Beaugrand a eu du général Boulanger. Malheureusement, aujourd'hui, cette décoration ne paie pas cinq cents dans la piastre.

Baptiste.—Comment ça se fait-il ? Ça doit être bon ces décorations-là, puisqu'il faut payer un gros prix pour les avoir.

Ladèbauche.—Veux-tu bien te taire, espèce de tête sèche ? Laisse-moi parler et ferme ta petite boîte. Je vas te conter ce que j'ai appris à Paris. Pendant mon dernier trip en France, j'apprends bien des choses à propos de la manière dont on donnait aux étrangers les décorations de la Légion d'Honneur et des autres ordres de chevalier. Il n'y a rien de plus facile au monde du moment qu'on a fait la connaissance de quelque gros mossieu. Seulement, il y a une chose à remarquer ; lorsqu'un Canadien est fait chevalier de la Légion d'Honneur son nom ne paraît pas dans le *Moniteur Officiel* qui est la gazette du gouvernement en France. De plus, les noms des chevaliers canadiens ne sont pas écrits sur le registre des vrais membres de la Légion. Ça te surprend, mais c'est le cas. Si quelqu'un te dit jamais le contraire, tu me l'enverras et je le lui prouverai.

Baptiste.—Jamais je crérai ça, poupa ?

Ladèbauche.—Quand je te dis que c'est le cas. Ecoute bien, mon fiston. C'est assurément un honneur pour un Canayen de porter cette décoration, lorsqu'il l'a obtenue d'une manière correcte. La France n'accorde ces distinctions qu'aux étrangers d'un mérite reconnu, mais il y a une exception à la règle. Il s'était formé une "gang" de spéculateurs pour vendre les décorations aux étrangers et aux Canayens des vieux pays. Le boss de cette gang était une femme qui s'appelait Mme Limousin. C'était elle qui tripotait l'affaire. Elle avait comme associés un Canayen du nom de Wilson, un ancien marchand de fer de Montréal, qui était parvenu à se marier avec la fille du président de la France, un autre Canayen du nom de McGrevy. McGrevy avait fait une grosse fortune dans les chemins de fer et les contrats du gouvernement. Il passait par tout ce que disait son gendre Wilson, de sorte que ce jack-là obtenait de lui toutes les décorations qu'il voulait. Wilson, pas si bête, s'était arrangé avec le général Boulanger et Mame Limousin pour établir une sorte de Boodlage en règle. Chaque décoration était mise sur le marché et son prix était fixé, par exemple le grade de chevalier de la Légion d'Honneur se donnait pour \$500, celui de Commandeur pour \$10,000. L'ordre du Mersham of the P'tit Car de Retournez-y, n'amenait pas un gros prix. Ça se vendait seulement dans les environs de \$20 à \$24. C'était pour les petits poissons.

Baptiste.—Poupa, tu devrais pas parler comme ça. Tu sais bien que M. Beaugrand en a été reçu du Mersham of the P'tit Car de Retournez-y.

Ladèbauche.—Ça me fait bien de la peine, mais c'est comme ça, mon garçon, sa déco-

ration ne vaut pas plus pour ça. Que veux-tu, il l'a obtenue en la demandant au général Boulanger et aujourd'hui il a un beau gras de jambes.

Baptiste.—Et puis, poupa, les autres décorés, ceux qui n'ont pas eu affaire aux amis du général Boulanger, leurs titres sont-ils corrects ?

Ladèbauche.—Les autres Chevaliers et Commandeurs ne seront pas embêtés, parce qu'ils auront obtenu leurs décorations d'une manière convenable. C'était une rodeuse de coquine tout de même, cette madame Limousin.

Baptiste.—Mène-moi donc au bureau de l'Etendard. Je voudrais voir le grand-vicaire Trudel, pour avoir de ses nouvelles. Le *Violon* a oublié d'en parler la semaine dernière.

Ladèbauche.—Tu n'auras pas ce plaisir-là aujourd'hui, mon garçon, ton ami le Grand-Vicaire est parti pour visiter le pays des Acadiens, qui est bien loin d'ici.

Baptiste.—Quelle idée a-t-il eue d'aller dans ce pays-là ?

Ladèbauche.—Ne sais-tu pas, mon fils, que Charles Thibault a passé par là il n'y a pas bien longtemps pour y semer des carottes ? Le G. V. est parti pour les récolter. Jamais Thibault n'a fait un voyage quelque part sans que le G. V., ou un de ses agents, passe ensuite avec le chapeau.

Baptiste.—Poupa, dis moi donc quand est-ce qu'elle va commencer la prochaine session à Québec ?

Ladèbauche.—Ça sera dans le mois de décembre ou Janvier.

Baptiste.—Pourquoi pas au printemps ?

Ladèbauche.—Finis donc tes questions. Je répondrai à celle-là, mais ça sera la dernière pour aujourd'hui. M. Mercier a bien des comptes à rendre à la Chambre et ça pourrait l'embêter dangereusement. Les comptes publics ne seront publiés que dans le mois de juin ou juillet, et M. Mercier, qui est une fine mouche, aura soin de s'arranger de manière à ce que ses comptes ne soient pas rendus pendant la prochaine session. Comprends-tu, maintenant ? A cette heure, tu peux filer à la maison. Allons, vite, décampe ; tu commences à me tanner avec tes questions.

Au Queen's Hall.

Le *Violon* trouve que M. Wiallard, le nouveau professeur d'élocution de l'Université Laval a été un peu trop perpendiculaire dans ses remarques sur la manière dont les Canadiens prononcent le français. Oui, c'était un peu à-pic. Nous convenons avec monsieur le professeur que la prononciation de nos compatriotes est un peu défectueuse, mais pas autant que M. Wiallard a voulu nous le faire croire.

Dans une réunion représentative comme était celle du Queen's Hall, il était certainement malséant de dire aux Canadiens-français : Vous ne savez pas parler votre langue. C'est moi qui viens vous enseigner ça. Pas si vite, monsieur le professeur, vous cassez les carreaux à propos de rien. Chacun peut avoir sa manière de penser, mais nous est avis que le nombre de Canadiens qui prononcent mieux le français que M. Wiallard s'appelle légion dans notre pays.

Les honorables MM. Chapleau, Laurier, MM. Ls. Fréchette, Provencher, Robidoux, Ernest Tremblay, Alphonse Christin et cent autres que nous connaissons prononcent leur français avec l'accent et la pureté les plus académiques.

Le *Violon* proteste avec raison contre l'accusation portée par M. Wiallard.

Ces choses se disent en petit comité, mais jamais dans une assemblée aussi importante que celle du Queen's Hall. Les Anglais qui viennent de l'autre côté de l'Océan ne s'avisent jamais en Canada de critiquer la prononciation des colons. S'ils trouvent que leur prononciation est vicieuse ils se gardent bien de leur en faire publiquement un reproche.

Non erat his locus.

TELEGRAPHIE

(Service spécial du VIOLON)

Yamaska, 18 octobre.

Quelques gros bonnets rouges ont fait ripaille à la réception du chèque qui leur a été donné pour régler la contestation d'Yamaska. Un gueuleton phénoménal a été donné chez Pierre Letendre. Les principaux convives étaient MM. J. D. Pepin, N.P., le Dr Roch Mignault, Victor Gladu, M.P.P. et ses deux garçons, et Narcisse Beaupré. Il y a eu bisbille dans le camp rouge, à propos de ce bouquet. Plusieurs nationaux émrites avaient été laissés dans les ténèbres extérieures. Ces derniers prétendaient que la contestation de l'élection avait été vendue à leur insu et sans leur consentement. M. Isaac Mondou, un des mécontents, en est venu aux prises avec M. N. Beaupré. Il y a eu des morsures graves des deux côtés, mais pas de sang répandu.

Des indiscrets disent qu'au bouquet chez Letendre des petits chapeaux de castor et des bottes vendus comme porte-allumettes, ont servi de salières sur la table.

Le chèque a été changé à la banque de M. Gladu, à St. François, et le partage de l'argent parmi les Rouges a été la cause de plusieurs querelles. Il y a eu zizanie dans le camp.

Une journée d'été au Vatican

Une correspondance de Rome nous apprend comment s'écoule une journée d'été au Vatican :

Chaque journée d'été recommence avec la monotonie de la veille. A six heures, le Pape célèbre la messe dans sa chapelle particulière ; à sept heures, collation avec du chocolat au lait, et quelquefois deux œufs. Aussitôt après, réception des fonctionnaires de la cour pontificale. Le cardinal Jacobini, après avoir entretenu Sa Sainteté des diverses questions du jour, fait un résumé des lettres adressées par les nonces et les délégués apostoliques à la secrétairerie d'Etat.

Une des occupations favorites de Léon XIII est d'entendre la lecture des lettres innombrables de toutes les parties du monde. Souvent ce sont des prêtres, des missionnaires, des moines qui rendent compte de leurs missions ; parfois des fidèles envoient leur offrande au denier de Saint-Pierre ; des infortunés implorent une bénédiction qui leur rendra le bonheur. Mais la grande masse sollicite des secours. Il serait impossible de répondre à ces lettres, écrites dans toutes les langues connues ; on traduit les passages intéressants qui seront lus au Pape, puis on les classe dans une salle spéciale des archives.

Les affaires expédiées, Léon XIII commence sa longue et fatigante correspondance journalière ; elle est fréquemment interrompue par la lecture de nombreuses dépêches expédiées des cinq parties du monde, pour supplier Sa Sainteté d'envoyer une bénédiction *in articulo mortis*. Les malades la demandent-ils pour mourir plus tranquilles, ou les familles en font-elles une question de vanité ? Toujours est-il que le nombre est considérable.

Le Vatican jouit de la franchise télégraphique pour correspondre avec ses représentants à l'étranger. Le chiffre dont il se sert a lassé la patience de bien des gens intéressés à le connaître, mais sans clef c'est impossible.

Les dépêches ne portent en lettres que l'adresse du destinataire et le pays ; le reste est en chiffres, 19365792214367009, et ainsi de suite, sans une virgule ni un point.

Toute la matinée du Pape a été consacrée à ces diverses affaires. A midi, il prend à la hâte un repas de bénédictin, avant de se retirer dans ses appartements pour se reposer durant la chaleur du jour.

A six heures, Léon XIII, entouré de sa petite cour, descend dans les jardins du Vatican, où l'attendent les voitures et deux gardes nobles. Le cortège se dirige vers un kiosque oriental, élevé depuis peu dans un des plus beaux sites du jardin. Le Pape s'y arrête volontiers ; on cause, tout en prenant des glaces et du café. Les principaux événements de la journée font les frais de la conversation, et les bourdes des journaux italiens et étrangers sur la politique du Vatican amènent de joyeux rires.

Au coucher du soleil, heure militaire, retour au palais. Les médecins ont conseillé au Pape de ne pas s'exposer à l'air après le crépuscule, à cause des fièvres paludéennes de la vallée du Monte-Mario. Si tous suivaient le régime cénobitique du Pontife, les fièvres ne seraient pas redoutables.

A neuf heures, au plus tard, Léon XIII se met au lit, après avoir passé une demi-heure agenouillé devant son prie-Dieu, mais souvent la nuit, il se relève pour travailler quand une affaire le préoccupe.